MONTAGNES DE DIAMANT

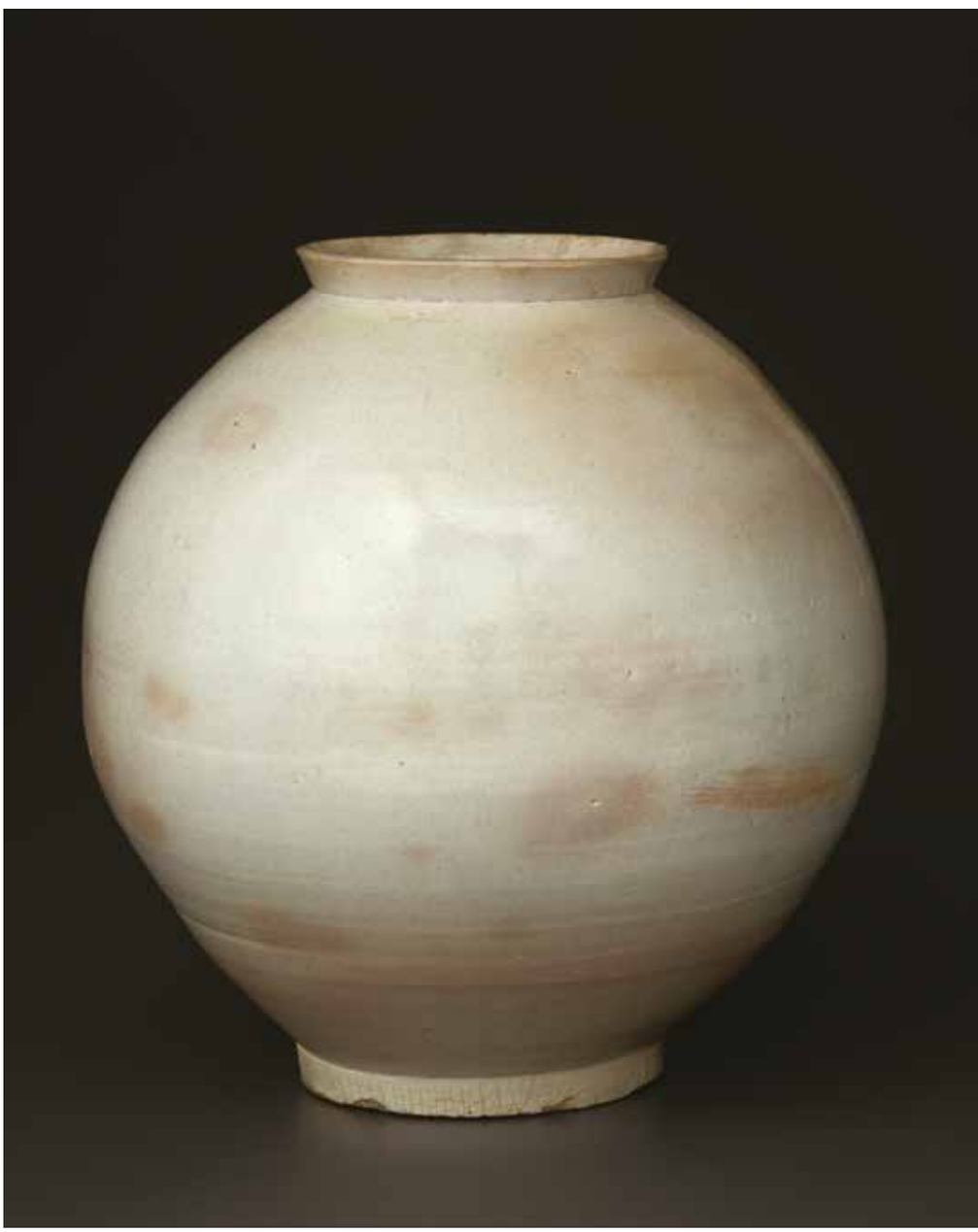
Les neiges et leur silence inspirent deux artistes coréens.

Étienne Barilier

Près de la frontière sud-est de la Corée du Nord, les monts Kumgang, ou « montagnes de diamant », tiennent au cœur de tous les Coréens : leur austère beauté cristallise l'impossible réunification des deux parties du pays. Mais la fascination qu'elles exercent ne date pas de la partition des deux Corées. Au dix-huitième siècle, Jeong Seon, un artiste en qui le « Pays du matin calme » reconnaît son plus grand peintre, les a représentées d'innombrables fois. En 1734, il en proposa une vue panoramique saisissante, considérée aujourd'hui comme un trésor national. Leurs multiples sommets, hérissés comme des stalagmites, semblent nus au premier abord, mais quand on les regarde de plus près, on découvre que des habitations s'y nichent. À mi-hauteur se dessine une énorme tour dont on ne sait si elle est une concrétion naturelle ou une œuvre de l'homme. Peut-être un monastère bouddhiste, car il y en eut beaucoup. Ainsi les « montagnes de diamant », dans cette peinture, sont-elles à la fois impressionnantes et fraternelles, étranges et familières.

Ce n'est pas un hasard si les deux artistes coréens contemporains dont on présente le travail au musée Baur sont tous les deux habités par le souvenir de ces montagnes, et par l'interprétation qu'en a donnée Jeong Seon. Ji-Young Demol Park est installée depuis près de trente ans en Europe, et plus précisément dans les Alpes de Haute-Savoie. Elle aime représenter ce qu'elle appelle elle-même « la force et la douceur » des paysages lémaniques. Mais elle est récemment retournée en Corée pour un pèlerinage, et s'est mise à peindre, en contrepoint des Alpes, les fameuses montagnes de diamant. Cependant, on est immédiatement frappé par une qualité commune à toutes ses œuvres, qu'elles représentent son pays natal ou le *Cervin au lever du soleil* : elles sont toutes habitées, éclairées, épurées par une blancheur sereine.

Est-ce parce que ses montagnes, souvent, sont enneigées ? Non, car la blancheur est aussi celle du jet d'eau de Genève, des nuages au flanc du Cervin, et bien plus encore de ce qu'on appelle, dans un dessin, la *réserve* : le blanc du papier d'où se dégage le motif ; cette réserve, on sent que non seulement elle fait partie de l'œuvre mais qu'elle est une consigne de silence. Un mot purement technique prend alors



Ji-Young Demol Park
Genève et Salève, 2022
Encres et aquarelles, 165 x 60 cm
© Ji-Young Demol Park, photo Rodolphe Demol

Ji-Young Demol Park
Ulsanbawi depuis Misiryeong, 2022
Encres et aquarelles, 65 x 160 cm
© Ji-Young Demol Park, photo Rodolphe Demol

Jarre-lune, Corée, dynastie Joseon, XVII^{e}-XVIII^{e} siècle
Porcelaine blanche, hauteur 31,5 cm, diamètre 27,1 cm
Musée national des arts asiatiques – Guimet, donation Itami Jun, ITJ17
© MNAAG, Paris, Dist. RMN-Grand Palais / Thierry Ollivier

un sens moral : la réserve ? C'est la retenue, le respect, la contemplation. On pense à Mallarmé : « sur le vide papier que sa blancheur défend… » Dans *Genève, le jet d'eau et le Salève*, la ville est à peine esquissée, comme sortie d'un de ces impressionnants mirages maritimes qu'on appelle *fata morgana*. Le *Cervin au lever du soleil* est tout aussi subtil, comme la représentation des montagnes de Corée. Quoi qu'elle peigne, le trait de cette artiste fait songer à la trace d'une biche dans la neige.

On n'est donc pas étonné d'apprendre qu'elle aime particulièrement, dans l'art traditionnel coréen, les « jarres de lune » dont elle admire, dit-elle, la forme simple, et « le vide exempt de toute représentation ».

Si l'on devait trouver un point commun entre Ji-Young Demol Park, fidèle aux techniques classiques de la peinture, et Lee Lee Nam, qui travaille en vidéaste avec les procédés numériques les plus modernes, créant des animations enrichies par des sons, peut-être dirait-on précisément : le vide, ou plutôt la neige, la blancheur. Certes, des œuvres de Lee Lee Nam comme *Voyage de rêve au pays des fleurs de pêcher* ou *Quatre saisons* se parent de mille couleurs, auxquelles s'ajoutent, sur la bande-son, des chants d'oiseaux, des murmures de rivière, des crépitements de pluie ou des coups de tonnerre. Mais à chaque fois s'impose la neige, qui recouvre le tout de blancheur et de silence. Ne subsiste que le mouvement des flocons qui tombent ; mais bientôt cela même vient à cesser, et l'on est face au paysage immobile, uniformément blanc.

Une autre ressemblance entre les deux artistes, on l'a dit, c'est leur passion commune pour l'œuvre de leur ancêtre spirituel Jeong Seon et pour les montagnes de leur Corée natale. Cependant, au contraire de Ji-Young Demol Park, Lee Lee Nam confronte directement, presque violemment, l'œuvre de ce grand ancêtre à celle d'un peintre occidental, et c'est ainsi qu'il superpose, dans *Gyemjae et Cézanne*, la Sainte-Victoire à un tableau de Jeong Seon : une montagne dont la forme est remarquablement proche de celle

Lee Lee Nam
Voyage de rêve au pays des fleurs de pêcher Nouveau Mongyudowondo, 2018
D'après An Gyeon, XV^e siècle
TV LED, vidéo à canal unique, son, 9'59"
© Studio Lee Lee Nam

Lee Lee Nam
Gyemjae et Cézanne, 2009
D'après Jeong Seon (1676-1759) et Cézanne (1839-1906)
TV LED, vidéo à canal unique, couleur, son, 4'20"
© Studio Lee Lee Nam

NOTA BENE

Si loin, si proche: le Pays du matin calme. Ji -Young Demol Park, Lee Lee Nam.
Musée Baur, Genève
Jusqu'au 30 juin 2024

que peignit le maître d'Aix-en-Provence. Le camaïeu discret du peintre le plus ancien, progressivement, se recouvre de taches de couleurs vives qui paraissent d'abord aléatoires mais qui vont bientôt composer le tableau de l'artiste français. Que se passe-t-il alors? Ce tableau lui-même va subir les vicissitudes des saisons, et se couvrir de neige. De cette neige ressurgit le dessin initial de Jeong Seon: comme si, une fois encore, la blancheur toute-puissante reconduisait au vide originel, dont le maître coréen serait plus proche que le trop coloré Cézanne… Lee Lee Nam semble tiraillé entre la passion des couleurs et celle de la blancheur. C'est également le cas dans son *Voyage de rêve au pays des fleurs de pêcher*, dans lequel la neige, une fois encore, a la part belle.

Ses œuvres animées se regardent avec un immense plaisir, où l'on retrouve, magnifié, l'effet de ces boules magiques, de verre ou de plastique, offertes aux enfants, et qui, retournées, font tomber la neige sur un paysage. Cette comparaison n'a rien de dépréciatif, car on espère aussi de l'art qu'il nous procure les joies de l'enfance. Mais j'avoue tout de même, s'il faut choisir, une préférence pour les œuvres de Ji-Young Demol Park, plus pures, celles de Lee Lee Nam sont sans doute porteuses de plus de séductions: les bruits de la nature, parfois une douce musique de fond, le mouvement, le chatoiement des couleurs, la chute des flocons, bref, les charmes et les risques du *Gesamtkunstwerk*.

Le danger, aussi, du message trop explicite, ou de l'œuvre de seconde main, de l'œuvre greffée sur l'œuvre: outre la citation de Cézanne, Lee Lee Nam a composé des variations sur les plus fameux chefs-d'œuvre de l'art occidental, à commencer par Michel-Ange (la *Pietà* du Vatican) ou Léonard de Vinci (la *Joconde*, qui l'eût cru?), ou encore Vermeer (*La jeune fille à la perle*, bien sûr). Tout cela est un peu trop attendu. Heureusement, ce que montre le musée Baur est la part la plus personnelle et la plus raffinée de son œuvre; à ce titre, il peut voisiner avec les subtiles merveilles de Ji-Young Demol Park. Sous le signe du blanc, somme et silence des couleurs. ■